

PIERRE SAUREL

L'île des 22 morts



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 127

L'île des 22 morts

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 455 : version 1.0

L'île des 22 morts

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

IXE-13 et Marius parlaient pour la Chine.

En effet, l'as des espions canadiens s'était vu confier une nouvelle mission.

Il devait aller livrer au Major Birnak, un document très important, le document H-18.

IXE-13 avait eu beaucoup de difficulté à s'emparer de ce document qui était tombé entre des mains d'agents ennemis.

Mais notre héros avait enfin réussi à le retrouver.

Accompagné de Marius Lamouche, le colosse Marseillais, IXE-13 était monté à bord d'un avion qui devait les conduire directement en Chine.

C'était le Canadien lui-même qui pilotait.

Assis confortablement dans son appareil, il semblait perdu dans ses rêveries.

À qui pensait-il ?...

À Gisèle Tubœuf, son ex-fiancée, qui en des circonstances extraordinaires avait dû épouser Pierre Chabot, ou bien, à la belle et jeune Josette Paquin, une amie d'enfance qu'il avait rencontrée durant ses vacances ?

Josette était belle, intelligente et gaie.

Marius espérait de tout son cœur faire oublier Gisèle à son patron... Bonne mère, il aurait dû emmener cette petite avec nous...

Mais Josette était restée toute seule, dans son coin des Laurentides.

Loin des yeux, loin du cœur.

IXE-13 l'oublierait certes plus facilement que Gisèle.

Pendant que la pensée d'IXE-13 volait de Gisèle à Josette, le Marseillais se disait : Bonne mère, je vais assez lui parler de cette petite Canadienne qu'il ne pourra pas l'oublier... même s'il pense à Gisèle, qu'est-ce que ça lui donne ?... Elle est mariée... c'est tout.

Le Marseillais sursauta.

Il venait d'entendre une voix qui avait percé le bruit ronflant des moteurs.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Nous approchons de la Chine... il faut être très prudents...

IXE-13 volait très haut.

Il pouvait à tout instant, rencontrer des appareils ennemis.

Mais il fut chanceux.

Son appareil toucha le sol de Chine, sans encombres.

Une voiture vint à leur rencontre.

IXE-13 montra ses papiers officiels, et on l'emmena dans un camp militaire.

– Je veux voir le major Birnak.

– À propos de quoi ?

– À propos du document H-18.

– Le major est absent, si vous voulez voir le Capitaine...

– Non, il faut absolument que je remette ce document au major lui-même.

– Bon, c’est entendu.

IXE-13 et Marius décidèrent de prendre un peu de repos.

Ils se couchèrent et dormirent comme des bûches.

Même les bombes qu’on entendait tomber au loin, le bruit des canons que répercutait l’écho, ne réussissaient pas à les réveiller.

– Môssié... môssié...

IXE-13 sursauta.

On venait de frapper à la porte.

Il alla ouvrir et un soldat chinois parut :

– Môssié le major est revenu... lui envoyé Mayoto pour vous prévenir... si môssié veut voir le major...

– Très bien, nous irons...

IXE-13 se tourna vers Marius, mais le Marseillais venait de se réveiller.

– Qu'est-ce qu'il veut, avec ses môssiés... lui ?

– Ne te moque pas, Marius.... il fait un effort pour parler notre langue, c'est beau de sa part.

– C'est le Major ?

– Oui, il nous attend.

Le Marseillais s'habilla en vitesse.

– Allons-y, fit IXE-13.

Ils se firent conduire au bureau de Birnak.

– Vous désirez me voir, messieurs ?

– Oui, Major.

IXE-13 entrouvrit sa chemise et sortit une enveloppe placée dans une poche intérieure.

– Le document H-18, Major.

– Enfin ! J'attendais ce document depuis déjà longtemps.

– Je sais.

IXE-13 lui conta ce qui s'était passé au Canada.

– Je comprends. Je vous remercie infiniment, messieurs. Avez-vous des ordres spécifiques ?

– Non. On nous a dit que vous auriez peut-être du travail à nous faire accomplir.

– Messieurs, deux hommes de plus sont toujours les bienvenus. J'ai justement besoin de deux hommes comme vous. Votre nom est déjà connu, IXE-13, et je sais que vous êtes capable d'accomplir les missions les plus difficiles.

– Merci, Major.

Birnak sourit :

– Ne me remerciez pas, IXE-13... quand vous saurez ce que je désire vous faire faire...

Le Major se leva.

Vers le fond de son bureau, il y avait une grande carte.

– Approchez, tous les deux.

Marius et IXE-13 obéissent.

– Vous connaissez cette carte ?

– C'est le Pacifique.

– Justement, mais je gage que vous n'en avez jamais vu une aussi détaillée.

– En effet, je ne croyais pas qu’il y avait tant d’îles.

– Le Pacifique est rempli de petites îles, et chacune d’elles a son importance pour nos armées ; quand on s’empare d’une de ces îles, c’est un pas de plus vers la victoire.

Le Major pointa du doigt une île minuscule.

– Vous voyez cette île... c’est l’île R... Il y a trois semaines, nous avons envoyé un groupe de commandos sur cette île. Heureusement pour eux, les Japonais l’avaient évacuée et ils n’ont eu aucune difficulté à établir un poste de liaison. Or, depuis trois jours, nous sommes sans nouvelles d’eux.

– Combien d’hommes étaient-ils ?

– Trente-deux, dont un médecin, une garde-malade, et trois officiers.

– Ils avaient établi un poste télégraphique ?

– Un radio. Ils communiquaient avec nous, plusieurs fois par jour, et nous voulions tenter l’invasion d’autres îles, aujourd’hui occupées par des Japonais.

– Qu'est-il arrivé, peuchère ?

– Nous ne le savons pas, répondit le Major, mais nous savons que les Japonais ont bombardé cette île. Y sont-ils descendus et ont-ils tué tous nos soldats ? C'est un gros point d'interrogation.

IXE-13 donna son idée.

– Il est fort possible que le poste télégraphique soit endommagé.

– Écoutez bien. Il y a sur cette île, trente-deux hommes. Allons-nous risquer la vie de plusieurs matelots, allons-nous risquer de perdre un navire pour tenter de les rescaper, sans savoir s'ils sont vivants ? Non, n'est-ce pas ?

– Mais s'ils sont vivants, ils sont dans une fâcheuse position.

– Oui, et il faut savoir exactement à quoi s'en tenir.

IXE-13 commençait à comprendre.

– Il nous faut envoyer des hommes sur l'île, mais pas trop. Si l'île a été envahie par les Japonais, nous courons à une mort certaine.

– Et vous avez pensé à nous y envoyer ?

– Oui... un pilote vous conduira au-dessus de l'île et vous sauterez en parachute.

Marius pensa :

– Une mission-suicide, peuchère.

Le Major continua :

– Je n'ai pas à vous cacher que vous courez un grand danger. En arrivant sur l'île, vous vous mettez en communication avec nous.

– Par quel moyen ?

– On descendra un poste télégraphique à batteries avec vous, on attache le tout à un parachute, et vous le retrouvez en bas.

– Il ne se brise pas ?

– Oh, le tout est bien emballé dans une caisse à l'épreuve des chocs.

Le major revint à son bureau :

– Il me fallait deux hommes comme vous, deux gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. Songez que la vie de plusieurs soldats est entre vos mains. S'ils sont vivants, nous ferons

l'impossible pour les ramener en Chine, ou pour leur envoyer des renforts.

IXE-13 conclut :

– Nous acceptons la mission. Quand partons-nous, Major ?

Birnak sourit.

Naturellement, il était fier.

– Ce soir. Vous attendrez qu'il fasse nuit, pour sauter.

– Peuchère, c'est dangereux de sauter en parachute, la nuit ?

– Non, pas plus que le jour ; quand même, vous voyez toujours assez clair pour vous guider.

Il sonna et un soldat parut :

– Dites à Storey de venir à mon bureau.

Le soldat sortit.

Birnak expliqua :

– C'est un de mes meilleurs pilotes. C'est lui que j'enverrai avec vous. S'il y a du grabuge, vous pouvez être certain qu'il ne se laissera pas

descendre facilement. Il a déjà abattu 23 appareils ennemis.

– Hein ?

– Je vous le dis, c'est notre meilleur chasseur.

Le Major se leva et IXE-13 comprit qu'il désirait causer seul à seul avec son pilote.

– Je vous ferai savoir, exactement, l'heure du départ.

Marius et IXE-13 sortirent.

Ils retournèrent dans la salle où ils avaient dormi.

Ils s'assirent sur le bord du lit :

– Hé, patron ?

– Quoi ?

– Elle est mission, n'est-ce pas ?

– Dangereuse, murmura IXE-13. Il l'a dit lui-même. Il veut protéger la vie de ses hommes, ils ne veut prendre aucun risque. C'est pour ça qu'il nous envoie.

– Bah... nous, en fin de compte, nous ne

sommes que deux.

– Ce sera peut-être notre délivrance, murmura le Canadien.

Marius sursauta :

– Bonne mère, que je vous voie parler de même, vous... que je vous vois... Voyons, patron, il faut avoir plus d'ambition que ça, peuchère... si vous continuez, moi, je vous abandonnerai et je continuerai ma carrière seul.

IXE-13 fit un geste.

– Oh, tu peux le faire... d'ailleurs, tu ne seras pas le premier...

Marius parut découragé :

– C'est encore à elle que vous pensez... essayez donc d'oublier, faites un effort... tiens, pensez plutôt à cette jolie Josette Paquin !

– Ah, laisse-moi tranquille avec cette enfant.

– Une enfant, elle ! Peuchère, si c'est une enfant, j'aimerais bien l'avoir sur mes genoux, moi !

IXE-13 ne l'écoutait plus.

Il se jeta sur le lit :

– Et puis, Marius, tout ça ne regarde que moi...
Laisse mes amies tranquilles, et pense plutôt que dans quelques heures, une balle tirée par un Jaune viendra peut-être brûler ta vieille carcasse.

II

Quittons momentanément nos héros pour nous transporter au Canada.

Les événements qui s’y passaient alors, auront trop de répercussions dans la vie d’IXE-13 pour que nous les passions sous silence.

Ce soir-là, Josette Paquin s’était rendue au village comme d’habitude.

– Je me demande ce qu’elle a, fit sa tante. Depuis trois jours, elle est toujours en avance pour aller chercher la malle.

L’oncle sourit :

– Elle doit, sans doute, attendre une lettre de monsieur Thibault.

Ils n’étaient pas, sans s’être aperçu que Josette était devenue mélancolique depuis le départ d’IXE-13.

– Quelque chose pour nous, mademoiselle ?

– Oui, une lettre pour votre oncle, et une pour vous, mademoiselle.

Josette prit fébrilement les lettres.

Elle regarda l’enveloppe.

– Ministère de la défense nationale.

Elle s’écria :

– C’est ça... c’est ça !

La lettre était courte.

« Mademoiselle,

En réponse à votre lettre, il faudrait absolument que vous passiez à nos bureaux pour avoir les renseignements demandés.

Nous regrettons de ne pouvoir vous les donner par lettre. »

Et c’était signé d’un nom illisible.

Josette était très désappointée.

Elle s’attendait à mieux que ça.

Le même soir, elle prit sa tante à part :

– Ma tante, il faut absolument que j'aille à Montréal.

– À Montréal ?

– Oui, un voyage.

Elle hésita, puis :

– Personnel.

– Tu ne veux pas me dire pourquoi ?

– Non, pas pour le moment.

La tante soupira.

– Tu sais fort bien que tu n'as pas de permission à me demander. Vas-y. Mais je serai inquiète durant tout le temps que tu seras absente.

– Ne vous en faites pas, ma brave tante, je suis assez vieille pour savoir ce que je fais.

La tante fronça les sourcils :

– Ce n'est pas pour te chercher une position ?

– Non, non.

– Et fais attention, tu sais, les dangers de la grande ville... on peut t'offrir beaucoup d'argent et...

– Ma tante, je sais tout ça... votre petite nièce va vous revenir, peut-être dès le lendemain.

– Tant mieux.

– C'est un voyage d'affaires.

La tante répéta :

– Personnel... tu l'as dit tout à l'heure. Je ne te pose plus de questions, mais n'en parle pas avec ton oncle, il n'aimera pas ça... je lui apprendrai moi-même.

Le lendemain, après avoir essuyé les reproches de son oncle, Josette prenait le train pour la grande Métropole.

Quelques heures plus tard, elle était assise dans le bureau d'un officier.

Ce dernier la regarda en riant :

– Alors, c'est bien sérieux, vous voulez appartenir au service secret ?

– Oui, mon Capitaine.

– Vous en avez parlé à vos parents ?

Elle baissa les yeux :

– Mon père et ma mère ne sont plus.

– Excusez-moi.

– Vous ne saviez pas ?

– Qui vous a élevée ? Avec qui demeurez-vous ?

– Un oncle, le frère de papa.

– Est-il au courant de votre démarche ?

– Non.

– Il faudra qu'il donne son consentement, et même avec ça, ce n'est pas dans nos habitudes d'accepter des jeunes filles en bas de vingt ans.

Elle devint rouge comme une pivoine.

– Je devrais peut-être être contente, monsieur le capitaine, sachez que j'ai vingt-et-un ans et que j'ai le droit de faire ce que je veux sans le consentement de mon oncle, si c'est ça que vous voulez savoir.

Le capitaine la regarda, surpris :

– Vous ! vous avez vingt-et-un ans ?

– Parfaitement, et je ne suis plus une enfant, je

puis le prouver.

Elle se sentit un peu mal à l'aise et ajouta, timide :

– C'est-à-dire que je puis prouver que j'ai vingt-et-un ans.

– J'avais compris.

Le capitaine réfléchit :

– Hum... dans ce cas, ça change un peu les affaires.

Il lui posa diverses questions concernant ses études.

– Quel genre de travail voulez-vous faire ?

– J'aime l'aventure, je veux parcourir les pays, jouer à l'espionne.

– Moi, je vous conseillerais le service du contre-espionnage.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on pourrait vous prendre presque tout de suite, nous n'avons jamais trop de femmes, surtout des femmes comme vous, qui ont l'air si jeune.

– Et dans le service de contre-espionnage, je pourrais aller dans les autres pays ?

– Non, vous resteriez au Canada, et votre travail serait de dépister les espions ennemis.

– Je ne veux pas ça... je veux le suivre...

– Qui ?

Elle se reprit vivement :

– Je veux dire, je voudrais aller dans les autres pays.

– Hum... dans ce cas, ça va être très long.

– Pourquoi ?

– Parce que vous n'avez aucune connaissance des langues, outre l'anglais et le français.

– Il faut les apprendre ?

– Nous exigeons cinq langues présentement. L'anglais, le français, l'allemand, l'italien, et le russe... Nous préférons les gens qui peuvent parler le chinois et le japonais, mais ils sont tellement rares. Même après des années d'étude, ils ne peuvent réussir à maîtriser complètement ces langues bizarres.

Josette se sentait moins sûre de son affaire :

– C'est long, étudier ça ?

– Assez. C'est moins long pour quelqu'un qui a de la facilité à étudier les langues... ça peut prendre un an ou deux.

Elle fronça les sourcils :

– Un an ou deux ?

Oui, et rien nous dit que vous seriez acceptée dans le service. Non, je vous conseille franchement le contre-espionnage. Vous apprendrez votre métier d'espionne, vous suivrez des cours sur les langues étrangères, entre temps, puis, dans une couple d'années, on vous transférera dans le Service secret proprement dit.

Josette réfléchit :

– Mais oui... c'est encore la meilleure solution. J'apprendrai tout en faisant du contre-espionnage.

Puis, se tournant vers le capitaine :

– Vous avez raison, je vais suivre votre conseil.

Le capitaine tendit une formule :

– Remplissez ces deux feuilles, et signez-les.

Josette obéit.

Après cinq minutes, elle revint avec les deux feuilles.

– Tenez !

– C'est tout, dit le capitaine.

– Alors, je suis engagée ?

– Oh non, pas aussi facilement. Je vous rejoindrai pour les examens, retournez chez-vous, ça va prendre quelques jours.

Josette partit avec beaucoup d'espoir :

– Je réussirai... il faut que je réussisse... je vais lui montrer qu'une petite Canadienne peut faire aussi bien que sa Gisèle.

III

La nuit tombait lentement.

IXE-13 et Marius revêtirent leur parachute.

Storey était déjà installé au volant de son appareil.

– Bonne chance, mes amis, fit Birnak.

IXE-13 serra la main que lui tendait le major, puis ce fut au tour de Marius.

– Restez aux écoutes, peuchère. Si nous ne parlons pas, vous commanderez un service de première classe.

Marius monta dans l'avion, près d'IXE-13.

Les moteurs se mirent à gronder et bientôt, l'appareil s'éleva dans les cieux.

– Ça m'a l'air d'être un bon pilote, hein, patron ?

IXE-13 ne comprit rien, la voix de Marius

couverte par le bruit des moteurs.

Le Marseillais haussa les épaules et décida de se taire.

IXE-13 étudiait les environs.

Tout à coup, il vit l'avion de Storey monter brusquement :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un avion Zéro, il est seul... je l'attaque, répondit Storey dans le micro.

– Non, continuez votre chemin.

– Je l'attaque, répéta Storey, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

IXE-13 mit la main dans sa poche et sortit sa carte.

Il la mit sous le nez du pilote.

– Continuez votre chemin, notre mission est plus importante.

Storey n'était que sous-lieutenant.

Il fit un petit salut de la main :

– À vos ordres, lieutenant... je le retrouverai

bien au retour.

Mais quelques secondes plus tard, Storey remerciait IXE-13.

Un groupe d'avions japonais apparut au loin.

L'avion de Storey se perdit dans les nuages.

– Il n'était pas seul, fit Storey dans le micro, l'autre avion allait sans doute en reconnaissance.

IXE-13 ne répondit pas.

– Si je ne vous avais pas obéi, on serait peut-être à prendre un bain dans le Pacifique.

Heureusement, les avions ennemis n'avaient pas vu celui de Storey.

Le pilote continua de faire voler son appareil à une très haute altitude.

– Nous approchons, dit-il tout à coup.

IXE-13 sursauta :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Vous le voyez bien, je ferme mes moteurs... moins de danger qu'on nous entende venir. Nous allons perdre de l'altitude. L'avion se mit à

descendre lentement.

Il décrivit une couple de cercles.

– Regardez en bas. Voyez-vous l'île ?

– Oui.

– Il y a certainement quelqu'un dessus, on voit un feu.

IXE 13 pensa tout de suite aux Japonais sans doute installés sur l'île.

– Préparez-vous, vous lancerez le poste à batteries, le premier.

– Bien.

L'avion descendait toujours.

– Patron, c'est moi qui saute le premier.

– Non, Marius, c'est moi.

– Peuchère... je...

– Je l'ordonne, Marius.

– Le poste à batteries, cria le pilote.

IXE-13 lâcha le parachute.

– Allez-y, criait de nouveau le pilote.

IXE-13 se laissa descendre dans le trou noir.

– À vous !

– À votre tour, fit Storey en se tournant vers Marius.

Le Marseillais disparut.

Le pilote se pencha et regarda à l'extérieur.

Il vit trois petits points blancs, des points minuscules qui semblaient descendre à une allure vertigineuse.

Le pilote fit remonter son appareil qui perdait de la vitesse petit à petit.

Enfin, il dut faire repartir ses moteurs.

– Et maintenant, en route, et surtout, que je ne rencontre pas un avion ennemi sur mon chemin, car malheur à lui !

*

IXE-13 toucha terre le premier.

Comme le vent n'était pas fort, Marius arriva

quelques secondes plus tard, et tomba à quelques pieds seulement de son patron.

IXE-13 s'était déjà défait du parachute.

Il courut à Marius :

– Ça va ?

– Oui.

– Vite, allons trouver notre poste de communication.

IXE-13 l'avait vu tomber dans les broussailles.

Marius saisit le bras de son patron :

– Attention !

– Quoi ?

– Ça a remué dans les herbes, là !

IXE-13 se retourna :

– Là aussi.

– Il y a quelqu'un.

Juste à ce moment, une voix retentit en japonais.

IXE-13 ne comprit pas ce qu'on avait commandé.

– Des Japonais... levons les bras, Marius, c'est la seule chose à faire.

Ils levèrent les deux bras et s'avancèrent vers les broussailles. Juste à ce moment, un cri retentit :

– Les gars, ce sont des blancs, ce ne sont pas des Japonais !

Et dans le temps de le dire, Marius et IXE-13 étaient entourés.

– Vous êtes des Américains ?

– Canadiens !

– Hourra !

Un homme, portant chapeau colonial, et vêtu d'une chemise blanche, s'avança :

– Monsieur ?...

– Agent spécial, en mission.

L'homme tendit la main :

– Je suis le docteur Brand... Capitaine.

– Enchanté, Capitaine.

– Je suppose que vous êtes venu à notre

secours ?

– Oui. L’important, pour le moment, c’est de trouver l’autre parachute.

Ils ne mirent pas grand temps à mettre la main dessus.

– Avez-vous un type qui connaît la télégraphie ?

– Moi, fit un soldat.

Le docteur ordonna :

– Allez vite. Installez le poste, et mettez-vous en communication avec les autorités.

– Qu’est-ce que je vais leur dire ?

– Expliquez-leur ce qui s’est passé.

IXE-13 regarda autour de lui.

Il n’y avait qu’une dizaine d’hommes.

– Venez avec nous, fit le docteur. Je vais vous conduire à notre seule maison.

Ils arrivèrent à une vieille maison, toute démolie par les bombardements.

– Tenez, ça, c’est notre jardin.

Il y avait cinq ou six chaises, tenant à peine debout.

– Il y a une cave à cette maison, c'est là qu'on se réfugie durant les bombardements.

Il fit signe à IXE-13 et à Marius de s'asseoir.

– Le Major Birnak était inquiet de votre sort.

– Oui, ça fait plus de trois jours que notre appareil de communication est réduit à néant.

– Que s'est-il passé ?

– Une attaque des soldats japonais. Ils ont bombardé l'île et depuis deux jours, ça fait trois fois qu'ils tentent de l'envahir.

– Vous avez réussi à les repousser ?

Le docteur soupira :

– Oui.

IXE-13 comprit :

– Il y a eu des pertes de vie ?

Le docteur baissa la tête, puis :

– Nous ne pourrons tenir le coup bien longtemps.

– Vous étiez trente-deux... je n'ai vu qu'une dizaine d'hommes. Les autres sont morts ?

– Non... quelques-uns sont morts, dont deux des trois officiers. Il y a douze blessés en tout, et douze vivants, y compris Jane et moi.

– Jane ?

– La garde-malade, Jane Kennedy, une Anglo-Canadienne.

– Et les blessés, c'est grave ?

– Neuf sont sérieusement atteints.

– L'autre officier ?

– Un capitaine, lui aussi, c'est assez grave, car l'infection s'est mise dans son avant-bras... j'ai peur que nous soyons obligés de le lui amputer.

Il se leva :

– Vous voulez voir les blessés ?

IXE-13 fit signe que oui.

– Ça va sans doute les reconforter.

– Suivez-moi.

Ils passèrent entre des paquets de pierres et de

bois.

Un escalier s'offrit à eux.

– C'est en bas.

Les soldats avaient dressé un véritable abri souterrain.

Aussitôt qu'ils commencèrent à descendre, la garde-malade vint au devant d'eux.

Inutile de dire qu'elle n'avait plus de costume et que seul, ses longs cheveux châtain, et ses traits peu prononcés faisaient deviner que c'était une jeune fille qui se cachait sous cet habit de soldat.

– C'est vous, Bill ?

Elle s'arrêta net en voyant les deux étrangers.

– Du secours, Jane.

La voix du capitaine se fit entendre des blessés.

Quelques-uns se soulevèrent.

– Du secours ? Enfin !

– On est sauvé.

Trois d'entre eux se levèrent.

L'un d'eux était blessé à la tête, les deux autres au bras.

Le Capitaine se retourna vivement :

– Capitaine Arnold, allez vite vous mettre au lit, vous entendez !

Le Capitaine tentait de sourire, malgré la douleur à son bras.

– C'est vrai, c'est bien du secours.

– Au lit, ou bien je vais me fâcher.

Le Capitaine alla s'étendre sur son lit de camp.

Les autres blessés faisaient vraiment peine à voir.

Quelques-uns d'entre eux pouvaient à peine remuer.

Dans un coin, l'un d'eux semblait perdu comme dans un rêve.

Il tenait dans ses mains, une paire de bottines d'enfant.

IXE-13 s'approcha de lui.

L'homme était blessé à la poitrine.

– C'est vous qui venez nous sauver ?

– Vous sauver, c'est beaucoup dire... je vais faire l'impossible pour qu'on vous ramène tous.

Le soldat sourit :

– Je vais le revoir, fit-il en serrant les petites bottines contre lui. Voyez-vous, il avait un an, seulement, quand je suis parti... ses premières bottines.

Les yeux d'IXE-13 s'emplirent d'eau.

Il se retourna pour cacher son émotion.

D'autres soldats étaient affreusement blessés aux jambes.

C'étaient, outre les trois qui s'étaient levés, des invalides.

On parlait à voix basse.

Le docteur imposa le silence.

– Mes amis, si ça peut vous reconforter, ces deux hommes viennent de sauter en parachute, et ils avaient avec eux un poste de liaison. On va pouvoir se mettre en communication avec la

Chine. Dans quelques heures, sans doute, on enverra un bateau à notre secours.

Juste à ce moment, on entendit quelqu'un dégringoler l'escalier.

– Venez, doc, le télégraphiste s'est mis en communication.

– J'y vais.

Mais la garde-malade le saisit par le bras :

– Docteur ?

– Oui.

– Le Capitaine Arnold... il est plus mal, son bras enfle, vous feriez mieux de l'opérer d'urgence.

Le docteur réfléchit :

– Dites à Jack d'attendre, pour le message, j'ai un travail plus important.

Puis se tournant vers IXE-13 :

– Pouvez-vous m'aider ?

– Certainement.

– Nous allons transporter le Capitaine en haut,

je ne peux l'opérer ici.

– Bien.

Marius emporta le lit pliant, IXE-13 et le docteur Brand aidèrent Arnold à monter l'escalier.

– Je vais vous opérer, Arnold.

– Vous ne me couperez pas le bras, n'est-ce pas ? Je ne veux pas être infirme pour la vie... je ne veux pas.

– Non, non, c'est une simple opération.

– Je veux garder mes deux mains... j'étais mécanicien avant de m'enrôler, je ne pourrais plus travailler.

– Soyez tranquille, Arnold, je vais prendre soin de vous.

La garde avait déjà installé des bassins d'eau.

– Placez le lit, là, dans le coin.

– Bien, Capitaine.

Arnold s'étendit sur le lit.

– Garde, préparez la piqûre.

– Bien.

Puis, se tournant vers IXE-13 et Marius :

– Vous, placez-vous dans l’escalier, que personne ne monte. Vous, dans la porte. Il ne faut pas qu’on soit dérangé.

Le docteur installa un gros réflecteur, l’attachant à un des soliveaux.

La garde arriva avec la seringue.

Le docteur piqua le Capitaine et quelques secondes plus tard, ce dernier fermait les yeux.

Combien de temps dura l’opération ?

IXE-13 ne put le dire, mais ce fut interminable.

Enfin, il entendit le docteur déclarer :

– Nous allons le ramener en bas.

IXE-13 et Marius s’avancèrent.

Un drap recouvrait le corps d’Arnold.

Il était caché jusqu’au cou.

– Coupé, docteur ?

– Il le fallait, pour lui sauver la vie.

Puis, se tournant vers la garde !

– Préparez une piqûre pour ses nerfs. Il faut absolument qu'il dorme quelques heures. Quand il se réveillera, vous m'appellerez. Il fera sans doute une grave crise nerveuse.

– Bien, docteur.

– Venez maintenant, nous allons retrouver Jack le télégraphiste.

Ils descendirent le blessé avec les autres, et la garde-malade resta avec lui.

IXE-13, Marius et Brand s'engagèrent dans la brousse.

– Nous avons une autre cachette, une caverne, tout près de l'océan. C'est là qu'ordinairement, nous attendons les ennemis.

Ils passèrent devant une sentinelle :

– Rien d'extraordinaire ?

– Non, ce ne sera pas pour ce soir, je ne crois pas.

– Tant mieux.

Ils entrèrent dans la caverne.

Ils étaient quatre ou cinq soldats attendant patiemment l'arrivée du Capitaine.

Lorsqu'ils entrèrent, les hommes se levèrent vivement.

– Excusez, Jack, je devais opérer le Capitaine Arnold.

– Son bras ?

– Oui, je le lui ai amputé.

Les soldats baissèrent les yeux.

Un autre camarade qui serait infirme pour la vie.

– Pauvre Arnold !

– Si au début, il m'avait écouté, je l'aurais soigné et ce ne serait pas arrivé, mais il ne voulait rien entendre.

Et expliquant à IXE-13 :

– Il a continué de se battre avec son bras blessé.

Jack s'était remis au travail devant son appareil.

– Je l’ai, Capitaine.

Le docteur se tourna vers IXE-13 :

– Vous savez mieux que moi ce qu’il faut dire.

– Bien.

Se tournant vers le télégraphiste, il dicta :

– Sommes arrivés, sains et saufs. Soldats vivants dans l’île. Besoin de secours. Envoyez quelqu’un au plus tôt.

Le docteur ajouta vivement :

– Envoyez aussi des médicaments.

IXE-13 répéta la phrase du docteur.

Quelques secondes plus tard, le télégraphiste remplaçait ses écouteurs.

– Eh bien ? demanda le Capitaine.

– On se met immédiatement en communication avec un groupe d’Américains sur l’île située à quelques milles d’ici. On va envoyer du secours, deux yachts vont venir.

– Une autre île ?

– Oui, mais hors de la zone japonaise, il y a un

hôpital sur l'île.

– Tant mieux.

IXE-13 demanda :

– Quand vont-ils envoyer les hommes ?

– Le plus tôt possible.

Combien d'heures nos amis auront-ils à vivre
ce véritable cauchemar ?

IXE-13 se le demandait.

Jamais dans sa carrière d'espion, il n'avait vu
un spectacle aussi lamentable.

Une poignée d'hommes, au courage
invincible, plusieurs grands blessés, résistant sans
cesse aux attaques des Japonais, luttant en
désespérés pour tenter de sauver leur vie.

IV

Quelques heures plus tard, il y eut une scène lamentable.

IXE-13 et Marius se réveillèrent brusquement.

Ils étaient étendus sur un lit de fortune.

Le docteur et la garde étaient couchés non loin d'eux.

Tous se levèrent d'un bond..

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ça vient d'en bas.

C'était Arnold qui, venant de s'éveiller, avait aperçu son bras coupé.

Il était comme fou.

Marius et IXE-13 réussirent à le maintenir, pendant que le docteur préparait une piqûre.

– Vous allez encore l'endormir ?

– Non, le calmer.

Il lui donna la piquête.

Une, deux minutes passèrent.

Puis, le Capitaine Arnold se calma peu à peu.

IXE-13 et Marius le forcèrent à se coucher.

– Mon bras... mon bras...

Il pleurait comme un enfant.

Le docteur se pencha sur lui :

– Écoutez, Arnold, c'était la seule façon de vous sauver la vie.

– Je ne pourrai plus travailler... jamais.

– Mais si... ce n'est pas si pire que vous croyez. Aujourd'hui, avec la chirurgie... et puis, songez que dans quelques heures, on viendra nous chercher, on vous ramènera chez-vous...

– Qu'est-ce que dira ma femme en me voyant ?

– Songez plutôt à la crise qu'elle aurait faite en recevant un télégramme annonçant votre mort.

– Taisez-vous.

– C’est ce qui serait arrivé si je ne vous avais pas opéré.

Le docteur se tut.

Arnold semblait réfléchir profondément.

Puis, lentement, il se souleva et tendit sa main gauche :

– Brand... serrez-moi la main.. je veux vous remercier... excusez-moi.

Il retomba sur son oreiller, et éclata en sanglots.

C’était curieux de voir un homme pleurer.

– Que faut-il faire, docteur ?

– Rien, laissez-le pleurer, ça va lui faire du bien, il a accepté son sacrifice.

Le docteur remonta lentement l’escalier.

Il était encore de bonne heure.

Marius alla de nouveau s’étendre sur son lit.

IXE-13 n’avait pas le goût de dormir.

Il sortit de la maison.

Assis sur une vieille pierre, fumant sa pipe, il

aperçut le docteur Brand.

Il semblait perdu dans un rêve.

IXE-13 alla s'asseoir à ses côtés.

– Pauvre Arnold, j'aurais tant voulu lui sauver son bras.

– Vous avez fait l'impossible, docteur.

– Vous ne pouvez croire toutes les misères que nous avons endurées depuis ces trois jours, mon ami. C'était la première fois que je me couchais.

– Est-ce la première nuit que les Japonais vous laissent tranquilles ?

– Oui. Ils ne semblent pas être très forts dans ces parages.

Et pendant que les deux officiers causaient, un des soldats arriva en courant.

– Capitaine, Capitaine ?

– Trois petites barques s'avancent... des Japonais !

Le Capitaine se leva brusquement :

– Vite, allez réveiller les hommes.

Le soldat partit.

Le docteur et IXE-13 coururent à la rive :

– Combien sont-ils ?

– Une trentaine en tout !

Le docteur soupira :

– Trente... Cette fois, j'ai bien peur que ce soit
la fin.

Marius arriva en courant :

– Qu'est-ce que c'est patron ?

IXE-13 désigna les points noirs qui avançaient
sur l'eau :

– Tu vois, ce sont des barques.

– Le secours ?

– Non... des Japonais.

Juste à ce moment, il y eut un bruit de moteur.

– Une grosse attaque... des avions, ce sont des
avions ennemis.

Le docteur courait.

Il donnait des ordres.

Il fallait surtout protéger les blessés.

IXE-13 attira le Marseillais à part :

– Marius, ces hommes sont incapables de se défendre.

– Comment ça ?

– Ils sont trop nerveux ; je gage qu'ils ne peuvent même plus tirer du fusil. Ils n'ont plus de courage.

– Peuchère !

– On ne saurait les blâmer pour ça.

IXE-13 réfléchissait :

– Il faut absolument faire quelque chose.

– Mais quoi ?

IXE-13 s'avança vers les soldats, postés sur la grève avec des mitrailleuses.

– Qu'est-ce que vous avez comme armes ?

– Douze mitrailleuses, un petit canon, des fusils, et des grenades.

IXE-13 sursauta :

– Des grenades ?

Il se tourna vers Marius :

– Tu as compris ?

– Oui.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nos deux amis s'étaient déshabillés.

Le Capitaine revint rapidement :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Ne vous occupez pas... dites plutôt, vous avez des toiles en caoutchouc... à l'épreuve de l'eau ?

– Oui, j'ai même des petites poches en caoutchouc, des poches hermétiques.

– Allez les chercher vite.

Le docteur donna un ordre.

– Donnez-nous chacun cinq grenades.

Le docteur pâlit :

– Vous n'êtes pas pour...

– Docteur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, laissez-nous faire.

– Mais, vous courez à votre mort. N'oubliez

pas que je suis le commandant de cette île, vous n'avez pas le droit d'exposer vos vies, je vous le défends.

– Vous ne pouvez rien me défendre.

– Pardon, vous êtes de l'armée... ou de l'aviation ?

– Pardon, encore une fois, service secret.

– Ah !

– Pour l'instant, je suis mon propre chef.

– Service secret, répéta le docteur.

– Oui, lieutenant Jean Thibault, ou agent secret IXE-13.

Brand ouvrit de grands yeux :

– IXE-13 !

– Parfaitement. Maintenant, laissez-moi agir ; j'ai souvent traversé des situations comme celle-là.

Les avions étaient au-dessus de l'île.

Les bombes commençaient à pleuvoir.

Mais elles ne pouvaient faire grand mal.

Il n'y avait pas d'habitation, pratiquement pas d'hommes.

Le soldat revint avec des sacs spéciaux en caoutchouc.

Marius et IXE-13 y enfermèrent leurs grenades.

Puis, ils s'attachèrent les sacs sur la tête.

– Ne tirez pas de la mitrailleuse, attendez... viens, Marius, Ils se jetèrent à l'eau ensemble.

– Il ne faut pas manquer notre coup.

– Peuchère... nous approcherons à quelques pieds seulement.

Ils nageaient lentement pour ne pas déceler leur présence.

– Ils approchent.

– Et nous approchons.

Les barques étaient encore à une vingtaine de pieds.

– Reste ici, Marius, nous les attendons.

Deux barques marchaient l'une près de l'autre.

La troisième était plus loin.

– Sors une grenade... prépare-la, nous visons ces deux-là.. la troisième, eh bien, si nous la manquons, on s'en chargera sur la rive.

Ils pouvaient maintenant distinguer les soldats japonais.

– Marius, on lance, puis, on plonge sous l'eau.

– Bien, patron.

– Ne manque pas ton coup.

– À dix pieds, c'est immanquable.

D'un coup sec, avec leurs dents, ils arrachèrent l'espèce de bouchon.

– Hop, on lance.

Les deux grenades tombèrent juste au milieu des deux barques.

En même temps les Japonais firent feu sur eux.

Mais IXE-13 et Marius avaient déjà plongé.

Il y eut deux détonations et des cris.

Les deux barques sautèrent, les Japonais

volèrent dans l'eau. Marius et IXE-13 revinrent à la surface.

– Ils ne sont pas tous morts... regarde par là, ils nagent. Marius sortit une deuxième grenade.

– Peuchère, je vais les finir.

– Attention, Marius.

Le Marseillais nageait avec vigueur.

À quelques pieds d'un groupe de Japonais, il lança la grenade.

– Bonne mère, s'ils remontent, cette fois-là.

Mais l'autre barque approchait du rivage.

Les soldats commençaient à tirer.

– S'ils peuvent comprendre que nous ne pouvons pas rejoindre cette barque.

Tout à coup, il y eut une énorme détonation.

On venait de tirer un coup de canon.

Le petit canon transportable était sur la rive.

La troisième barque vola en éclats.

– Hourra ! Ils l'ont, patron, ils l'ont.

– Revenons à la rive.

IXE-13 et Marius revinrent vers le rivage.

À quelques pieds, ils levèrent les mains et se mirent à crier :

– Ne tirez pas, c’est nous, c’est nous.

Les soldats comprirent.

Le docteur fut le premier à accueillir IXE-13 et Marius.

– Vous êtes des héros, vous nous avez sauvé la vie.

Les soldats criaient de joie.

– Un seul blessé et pas gravement, fit le docteur.

– Tant mieux.

– Juste un morceau de pierre qui l’a frappé à la figure, il a le nez fracturé, c’est douloureux.

Même les blessés étaient fous de joie.

IXE-13 et Marius étaient pour eux de véritables dieux.

– C’est la plus grosse attaque contre l’île.

– Pour moi, ils vont nous laisser tranquilles un

bout de temps.

– Ils vont certainement nous croire plus nombreux que dix ; venir à bout de trente hommes...

Le reste de l'avant-midi passa sans incidents.

Vers une heure, le soldat qui était de faction lâcha un cri :

– Encore un yacht en vue.

Aussitôt, tout le monde sortit sur la rive.

Le yacht était très loin et on ne pouvait pas encore distinguer.

Le docteur s'empara des lunettes d'approche :

– C'est lui, c'est le yacht qui vient nous chercher.

On criait comme des fous.

Le docteur avait le regard sombre.

– Qu'est-ce que vous avez, docteur ?

– Il y a quelque chose qui ne va pas.

– Comment ça ?

– Le message disait deux yachts et il n'y en a

qu'un.

– Tiens, c'est vrai.

– IXE-13, c'est regrettable, mais nous ne pouvons pas tous monter à bord.

– Hein ?

– C'est impossible, nous ne le pouvons pas. Ce serait courir au devant de notre mort.

Le yacht se rapprochait de l'île.

Les blessés venaient d'être mis au courant.

– On pensait mourir ici.

Enfin, le yacht arriva.

Quatre marins et un lieutenant descendirent.

Ils avaient des médicaments et de la nourriture avec eux.

– Capitaine Brand ?

– C'est moi.

– Lieutenant Tony Jones.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Enchanté, Lieutenant.

Ils se retirèrent à part.

Le Capitaine fit signe à IXE-13 et à Marius pour leur dire qu'ils pouvaient assister à la conversation.

– Capitaine, nous avons failli ne jamais arriver.

– Comment ça ?

– Nous étions deux yachts, nous avons été attaqués et l'un des deux a coulé.

– Ah !

– Heureusement, nous avons les médicaments et la nourriture. Vous n'avez manqué de rien ?

– Non, nous avons toute la nourriture nécessaire, mais nous aurions pu en manquer d'ici une couple de jours.

Le Capitaine demanda aussitôt.

– Combien pouvez-vous embarquer d'hommes sur votre yacht ?

– Une dizaine dans le plus.

– Une dizaine ? C'est bien ce que je pensais.

Il fallait absolument prendre une décision.

Ils étaient vingt-six en tout, y compris IXE-13 et Marius.

On pouvait en embarquer dix sur le yacht, peut-être un peu plus, à la rigueur.

– Écoutez, IXE-13, voici ce que je propose, vous me direz si mon idée est bonne.

– Allez-y, Capitaine.

Tout d'abord, vous devez croire comme moi que les Japonais vont sans doute revenir attaquer l'île.

– Sans doute.

– Cette fois-là, nous n'aurons aucune chance de nous en tirer.

– C'est probable.

– Nous sommes vingt-six en tout, dont neuf grièvement blessés, des types qui peut-être ne pourront survivre... les embarquer sur le yacht, ce serait sans doute les envoyer à la mort.

IXE-13 commençait à comprendre.

– Vous voulez laisser les blessés ici ?

– C’est la meilleure solution. Qu’en pensez-vous ?

– Vous avez raison, après tout, c’est vous qui êtes le chef.

– Je resterai avec eux.

Il se tourna vers le Lieutenant du yacht :

– Lieutenant ?

– Oui ?

– Vous pouvez embarquer seize hommes ?

IXE-13 intervint :

– Pardon, quatorze.

– Non, seize.

– Quatorze, nous resterons avec vous sur l’île, docteur.

– Jamais de la vie.

– Si. J’ai une mission à remplir et je la remplirai. Je ne quitterai pas l’île avant que tout le monde l’ait évacuée.

– Mais c’est ridicule.

– Personne ne me fera changer d’idée.

– Vous faites bien, patron, moi aussi, je veux rester.

Le Capitaine ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage des deux hommes.

– Je n'ai pas d'ordre à vous donner, faites comme vous l'entendez.

Le docteur se dirigea vers la maison.

IXE-13 le suivit.

Ils descendirent dans la grande cave où se trouvaient les blessés.

– Un yacht vient d'arriver.

Les blessés étaient comme des fous :

– Enfin, nous allons partir.

– Quitter cet enfer de malheur.

Le docteur leur imposa le silence.

– Malheureusement le yacht est petit. Le second a été coulé.

– Nous ne pourrons pas tous embarquer.

Ils se regardèrent les uns les autres.

Qui resteraient ?

– Tous ceux qui peuvent marcher, moins l'agent secret IXE-13, son ami, et moi-même vont partir.

Il y eut un véritable silence de mort.

Arnold se leva lentement.

– Je suis chanceux, ce n'est qu'un bras, je puis marcher.

Un autre, blessé à la tête, se leva à son tour :

– Moi aussi, je pars.

Un troisième blessé à la poitrine se souleva :

– Je suis capable de marcher, oui, je suis capable, en me forçant un peu.

– Restez couché, vous.

– Non, je suis capable de marcher.

Ce fut un spectacle horrible à voir.

Les blessés essayaient tous de se lever.

– Restez à vos places, tous.

– Nous voulons partir, nous ne pouvons plus rester ici... c'est la mort qui nous attend.

IXE-13, Marius, le Capitaine et le Lieutenant

devaient se multiplier pour empêcher les blessés de se jeter hors de leur lit.

Déjà, deux avaient perdu connaissance en faisant de trop gros efforts pour se lever.

– Docteur, mon petit gars... il m’attend.

– Et moi, ma femme... pitié !

Le docteur, cependant, conservait son calme.

– J’ai dit que seuls, ceux qui peuvent marcher partiront.

Un des blessés lança :

– Vous êtes donc un assassin ?

– Taisez-vous, vous ne savez pas ce que vous dites.

– Nous, des blessés, vous allez nous laisser dans cette île.. les Japonais vont nous attaquer d’une seconde à l’autre, on ne pourra même pas se défendre.

– Taisez-vous, vous entendez !

– Vous voulez qu’on meure, vous souhaitez notre mort. Partez avec eux, vous aussi, sauvez-vous tous.

Le docteur s'approcha vivement :

– William, si vous ne vous taisez pas, je vous préviens...

– Tuez-moi donc tout de suite, ça serait plus simple.

Le docteur sortit brusquement et monta l'escalier en vitesse.

– Tous les hommes, préparez-vous à monter sur le yacht.

Il prit sa petite valise et prépara une piqûre.

– Qu'est-ce que vous faites, docteur ?

– Il faut faire taire ce William, il est fou.

Il redescendit.

Deux soldats maintinrent le blessé.

Le docteur lui administra une piqûre.

– Maintenant, si l'un de vous gueule comme William, il aura le même sort.

Le récalcitrant s'était endormi.

Le docteur revint vivement avec le Lieutenant, IXE-13 et Marius.

– Docteur ?

– Oui, garde ?

– Je reste avec vous.

– Non, les ordres sont les ordres. Vous devez partir.

– Mais, les blessés ont besoin de moi.

– Et si le bateau est attaqué... s'il y a des blessés sur le yacht, qui les soignera ?

– Partez, je resterai avec eux. Vous avez une famille, deux enfants, partez, docteur.

– Non, garde, je resterai avec eux, et puisse la Providence nous protéger.

Bon gré, mal gré, les soldats durent monter sur le yacht.

Et bientôt l'embarcation s'éloigna de la rive.

IXE-13, Marius et Brand regardèrent longtemps, le petit point noir qui venait de disparaître.

– Ils sont partis... partis.

IXE-13 se retourna :

– Brand, vous permettez que je vous appelle
Brand ?

– Oui.

– Allez voir à vos blessés.

– Et vous ?

– Je vais aller jeter un coup d’œil à notre
poste, je vais me mettre en communication avec
la Chine, peut-être pourra-t-on envoyer d’autres
secours ?

– Bien.

– Je vais avec vous, patron.

IXE-13 et Marius s’éloignèrent.

Le Canadien arriva à la porte de la caverne.

– On va être obligé de se faire un chemin,
Marius... une bombe a dû tomber près d’ici.

L’entrée de la caverne était bouchée.

IXE-13 et Marius poussèrent les grosses
roches et réussirent à pratiquer une brèche.

– Inutile, patron.

– Quoi ?

– Regardez les roches à l'intérieur, et là, l'appareil, il est en morceaux, nous n'avons aucune chance de sortir d'ici, nous ne pourrions pas nous mettre en communication avec la Chine.

Cette fois, nos deux amis sont bel et bien prisonniers dans l'île.

Trois hommes seulement peuvent se défendre.

IXE-13, Marius, et le docteur.

Que feront-ils si les Japonais viennent attaquer ?

V

Une journée complète passa.

Tour à tour, Marius, le docteur et IXE-13 montaient la garde.

Deux restaient debout, pendant qu'un dormait.

L'un surveillait la rive, l'autre, les blessés.

Ces derniers étaient maintenant amortis.

Ils savaient qu'ils étaient condamnés à mourir sur cette île de malheur.

– L'île de la mort, murmura IXE-13.

Le lendemain soir, vers dix heures, Marius monta la garde au dehors, et IXE-13 avec les blessés.

Puis ce fut au tour du Canadien d'aller se coucher à deux heures.

Marius le réveilla à six heures.

– Chacun notre tour, patron ; c'est à vous

d'aller surveiller la rive.

IXE-13 avait mal à la tête, ses yeux se fermaient.

Heureusement, l'air frais du matin lui donna un véritable coup de fouet.

Une heure passa.

De temps à autre, IXE-13 prenait sa lunette d'approche et surveillait la rive.

– Le yacht doit être arrivé à destination ; on va probablement nous envoyer d'autres secours.

Mais il n'était pas si sûr.

Le major Birnak avait dit :

– Il ne faut pas risquer plusieurs vies pour en sauver une dizaine.

Soudain, notre héros sursauta.

Là, sur l'océan, c'était un autre yacht, semblable au premier.

Le Canadien ne broncha pas.

– Je rêve peut-être... vaut mieux ne pas donner de faux espoirs à ces blessés.

Le yacht s'approchait.

IXE-13 l'étudia longtemps avec sa longue-vue.

– Diable !

Il venait de voir un drapeau.

Un drapeau qu'il connaissait bien, le drapeau du Japon.

– Des Japonais !

IXE-13 crut saisir la vérité.

– Ils croient sans doute que l'île a été évacuée... ils doivent avoir aperçu l'autre yacht.

Le Canadien se leva, lentement.

Il alla réveiller Marius.

– Chut, ne dis pas un mot, Marius, viens avec moi.

Ils sortirent sur la grève.

– Regarde.

Le yacht approchait rapidement.

– Bonne mère, les Japonais.

– Pas si fort, tais-toi... il ne faut pas que les

blessés sachent, va chercher le Capitaine et remplace-le en bas.

– Bien.

Marius descendit.

– Capitaine, allez vous reposer.

– Voyons, vous ne venez que de vous coucher.

– Je suis incapable de dormir, allez-y.

Et plus bas pour ne pas que les blessés entendent :

– C'est le patron, il désire vous voir.

– Très bien.

Le docteur monta rapidement l'escalier.

– Qu'est-ce qu'il y a, IXE-13 ?

– Un bateau.

– Du secours ?

– Non.

– Ah !

– Des Japonais !

Le docteur baissa la tête.

Le moment décisif approchait, bientôt, ils allaient tous mourir sous le feu meurtrier des balles.

– Docteur, vous allez retourner auprès de vos blessés, et vous ne bougerez pas de là.

– Quoi ?

Il sursauta :

– Vous voulez que je reste avec eux, que je meure sans même tenter de me défendre ?

– Marius et moi allons tenter, encore une fois, de leur faire entendre raison.

– Vous ne pouvez tout de même pas faire chavirer un yacht ?

– Non, mais il faut tenter un coup d’audace, et je suis passé maître dans ces genres d’affaires.

– Mais vous allez être deux contre vingt, peut-être.

– Aucune importance ; avez-vous confiance en moi ?

– Oui.

– Alors, laissez-moi agir, ne dites pas un mot...

pas un seul aux blessés, et attendez.

Le docteur soupira :

– Puisqu’il le faut.

Le docteur redescendit lentement.

– Allez rejoindre votre ami, dit-il à Marius.

Comme le Marseillais passait à côté de lui, il lui serra la main :

– Et bonne chance !

Marius retrouva IXE-13 près de la porte de la maison :

– Qu’est-ce que l’on fait, patron ?

– Je ne sais pas encore, viens !

Ils sortirent de la maison, en rampant.

Le yacht venait de s’arrêter à environ vingt-cinq pieds de la rive.

– Ils doivent croire l’île inhabitée, c’est sûr.

– Sûr !

Ils se cachèrent derrière un rocher.

– Regardez, patron.

– Quoi ?

– C'est une chaloupe que l'on met à la mer ?

– Oui, on va sans doute venir faire une tournée d'inspection.

Ils virent deux marins et un officier descendre dans la chaloupe.

– On les laisse approcher.

Bientôt, la chaloupe toucha la rive.

L'officier montra les mitrailleuses qui se trouvaient là.

Il n'y avait personne pour tirer.

Sortant alors un grand mouchoir de sa poche, il fit des signes au yacht.

– Il leur dit de venir.

– Sans doute.

L'officier et ses deux hommes contournèrent le rocher.

Ils n'étaient plus qu'à quatre ou cinq pieds d'IXE-13 et Marius.

Nos deux amis firent le tour du rocher.

Puis, brusquement, ils les prirent par en arrière.

Ils ne leur donnèrent aucune chance, en les assommant tout de suite tous les deux.

Le troisième tenta de se sauver, mais Marius se jeta à plat ventre et le saisit juste à temps, par les jambes.

Le Japonais tomba, se frappant lourdement la tête contre les rochers.

Chacun des Jaunes avait un poignard à la ceinture.

– À la guerre comme à la guerre.

S'ils ne les tuaient pas, IXE-13 et Marius risquaient qu'un des deux reprenne connaissance et avertisse les autres.

Ils les tuèrent sans scrupule aucun.

– Attention, patron, voilà une autre chaloupe qui approche.

– Ils sont cinq.

– Oui, abattons-les à la mitrailleuse.

– Non, un Japonais doit être resté sur le yacht.

– Alors ?

– Il faut jouer le tout pour le tout, tenter notre chance, deux contre cinq.

Ils se cachèrent encore une fois, derrière les rochers.

La chaloupe accosta tout près de l'autre.

Un Japonais montra la maison.

– Ils doivent être rendus là.

Ils montèrent la petite côte et approchèrent du rocher.

Comme la fois précédente, Marius et IXE-13 contournèrent le rocher pour les surprendre par en arrière.

IXE-13 ne savait que quelques mots en japonais.

– Haut les mains, cria-t-il.

Les Japonais se tournèrent brusquement.

Marius s'était avancé à quelques pas d'eux, pendant que le patron les tenait en joue.

L'un d'eux sortit son poignard.

Marius, plus vif, lui allongea son poing juste sous le menton.

En se battant, le Marseillais, par le fait même, s'était trouvé à couvrir les autres Japonais.

IXE-13 ne pouvait pas tirer au risque de tuer Marius.

N'écoutant que son courage, il bondit dans le tas.

Une lutte terrible s'engagea, une lutte inégale, deux contre un.

De plus, les Japonais étaient armés de poignard.

Marius réussit à en assommer un autre.

IXE-13 frappait de la crosse de son revolver.

Un autre Japonais tomba.

Mais un troisième saisit IXE-13 par en arrière et les deux hommes roulèrent sur le roc.

Le Japonais réussit à prendre le dessus.

Il sortit le poignard qui pendait à sa ceinture.

Lentement, la main du Jaune s'approchait de

la gorge d'IXE-13.

Marius, dans un effort désespéré, réussit à vaincre son dernier adversaire, mais au même moment, il perdit pied, tomba et se frappa durement la tête contre le roc.

IXE-13 ne pouvait plus retenir le poignet du Japonais.

Il sentait ses forces l'abandonner.

– Marius, au secours !

Le Marseillais était sans connaissance.

D'un mouvement brusque, le Japonais réussit à faire lâcher prise à IXE-13.

Il leva le bras au-dessus de sa tête, visa à la poitrine, et brusquement, il vint pour donner un coup terrible, en pleine poitrine de l'as des espions canadiens.

*

Assis dans les marches de l'escalier, le docteur Brand prêtait l'oreille.

Tous les blessés semblaient dormir.

À toute seconde, le docteur regardait sa montre.

– Capitaine !

La voix était faible, c'était un des hommes qui appelait :

– Oui ?

– Il se passe quelque chose, n'est-ce pas ?

– Mais non.

– Si, vous semblez très nerveux, est-ce un bateau ?

– Le Capitaine ne répondit pas.

– C'est ça, j'ai deviné juste... et les deux autres veulent tenter de nous sauver une autre fois.

– Oui, mais, tais-toi.

– Docteur, allez leur donner un coup de main, si un des gars se réveille, je vous appellerai.

– Mais...

– Allez, docteur, il faut que quelqu'un monte la garde, je vais la monter.

N'y tenant plus, Brand se leva :

– Très bien, s'il survient quelque chose, appelle-moi.

Le docteur monta vivement l'escalier.

Il sortit de la maison.

Il entendit un cri, près des rochers.

– Mais, on se bat là.

Rapidement, faisant le moins de bruit possible, le Capitaine s'avança.

– Des Japonais... morts.

Il vit Marius, étendu, sans connaissance, puis, là, derrière une roche, deux hommes qui se battaient.

Il s'avança lentement.

– Mon Dieu !

Le docteur vit le bras du Japonais se lever pour frapper IXE-13.

Il n'avait pas le temps de bondir.

Se penchant, il ramassa une roche et la lança de toutes ses forces.

La roche frappa le Japonais dans le dos.

Ce n'était pas un gros coup, mais assez, cependant pour l'empêcher de tuer IXE-13.

La lame passa à quelques pouces de la poitrine d'IXE-13 et frappa le roc.

En même temps, Brand bondit.

C'était un homme vigoureux et fort.

Il empoigna le Japonais par le cou et le fit pirouetter.

IXE-13 se leva à son tour.

À eux deux, ils eurent vite fait de maîtriser le Japonais.

– Vous parlez la langue nippone, docteur ?

– Oui.

IXE-13 alla ramasser le poignard et le mit sur la gorge du Jaune :

– Demandez-lui combien il reste d'hommes sur le yacht.

Le docteur posa la question.

IXE-13 appuya la pointe du couteau sur la

gorge du Japonais.

– Un seul, un seul, honorable officier.

Le Capitaine traduit :

– Un seul.

– Bon.

IXE-13 regarda autour de lui.

Marius avait repris connaissance et se frottait la tête :

– Que s’est-il passé, patron ?... vous êtes venu à bout d’eux autres ?

– J’allais succomber, le docteur m’a sauvé, juste à temps, j’ai vu la mort de près.

Rapidement, IXE-13 déshabilla l’officier japonais.

Il endossa sa tunique et mit son petit casque.

– Qu’est-ce que vous faites ?

– Je vais au yacht... toi, reste ici avec le docteur et surveille les Nippons. Plusieurs ne sont que blessés.

– Je veux aller avec vous.

– Non, Marius, non.

IXE-13 courait à la rive.

Il embarqua dans une des chaloupes.

Puis, ramant lentement, il se dirigea vers le yacht.

Il aperçut le soldat japonais qui le regardait venir.

IXE-13 lui fit un signe de la main et le soldat répondit.

À quelques pieds du navire, IXE-13 se leva comme pour lancer quelque chose.

Il perdit l'équilibre et tomba à la mer.

Il ne savait pas grand-chose en japonais, mais savait crier au secours.

Il cria de toutes ses forces :

– Au secours !

Il tenait un poignard, solidement dans sa main.

Il vit le soldat nippon sauter à la mer.

IXE-13 s'enfonça légèrement sous l'eau.

Juste comme le soldat japonais arrivait à ses

côtés, IXE-13 sortit rapidement de l'eau.

Son poignard s'enfonça dans la poitrine du Nippon.

IXE-13 revint rapidement à la chaloupe.

Deux minutes plus tard, il accostait le yacht.

Le Jaune n'avait pas menti, il n'était resté qu'un homme à bord.

IXE-13 aperçut un magnifique appareil télégraphique.

– C'est clair qu'ils venaient faire une inspection, il faut se hâter, maintenant.

Il reprit place dans sa chaloupe et retourna au rivage :

– Nous sommes sauvés, Capitaine, il faut transporter les blessés.

– Où ?

– Sur le yacht, c'est notre seule chance.

– Mais, c'est un yacht japonais.

– Je sais, on ne peut pas choisir... vite, les blessés, nous allons les transporter, un par un.

Ils étaient neuf, ne pouvant marcher, et trois seulement pour les transporter.

Ils mirent près de deux heures avant de les installer un par un, sur le yacht.

Le Marseillais connaissait la mer et c'était le mieux placé pour prendre le gouvernail.

– Capitaine, surveillez les environs avec votre longue-vue, savez-vous où se trouvent les îles où il y a de nos soldats ?

– Oui, vers le Sud.

IXE-13 se mit à fouiller dans un compartiment où il y avait toutes sortes de choses.

– Je l'ai... de la peinture.

Il y avait de la peinture verte, de la bleue, de la rouge, de la jaune.

Brusquement, le Canadien enleva sa chemise.

Puis, il se mit à peindre sa chemise, bleu, blanc, rouge.

– Les couleurs de la France, c'est le drapeau le plus facile à faire.

Des avions survolaient présentement le bateau.

Mais c'étaient des Japonais et ils crurent avoir affaire à des alliés et ne les attaquèrent pas.

Les blessés étaient tous étendus sur le pont.

– Peuchère, patron, il n'y a pas beaucoup de gaz, dans ce yacht.

– Hein ?

– Nous sommes encore bons pour marcher une couple d'heures, pas plus.

Le Canadien ne répondit pas.

De temps à autre, il enlevait les lunettes au Capitaine :

– Rien, rien.

– Pour moi, on doit s'être trompé de direction, on aurait dû apercevoir une petite île.

Un bateau japonais passa tout près.

Mais voyant les couleurs nipponnes, il ne s'arrêta même pas.

– Là-bas, IXE-13, une île, une grosse île.

– Je me demande si ce sont des alliés.

Tout à coup un canon gronda.

On tirait sur le bateau japonais qui venait de passer.

– Des amis, ce sont des alliés.

Vivement, IXE-13 descendit le drapeau nippon qui flottait au vent.

Il y attacha sa chemise.

– Maintenant, jouons le tout pour le tout.

Le yacht s'approcha de l'île.

*

– Hé, Major ?

– Oui ?

– Regardez un yacht là-bas... je l'ai vu tout à l'heure et j'aurais juré que c'était un drapeau nippon qui flottait au vent.

– Et là !

– Voyez vous-même.

Le vieil officier prit la lunette d'approche.

– Un drapeau français.

– Ils veulent nous jouer un tour, les salauds.

Le major réfléchit :

– On tire ?

– Non, attendez... on ne sait jamais... j'envoie un avion.

Il y avait trois avions sur cette grosse île.

Le Major donna immédiatement un ordre.

Un des avions s'éleva.

C'était un hydraplane, pouvant aussi bien amerrir qu'atterrir.

L'avion se dirigea directement vers le yacht.

Marius, IXE-13 et le Capitaine le virent s'approcher.

– Peuchère, j'espère qu'il ne vient pas nous jeter quelques bombes, on aurait l'air intelligent.

L'avion baissait.

Il passa à environ quinze pieds seulement au-dessus de la tête de nos amis.

IXE-13, Marius et le Capitaine firent des signes désespérés.

Le pilote prit un petit micro :

– Allo, major, allo ?

– Oui ?

– Ce sont des blancs ; l'un d'eux porte une casquette d'officier, il y a plusieurs lits sur le bateau.

– Revenez, nous envoyons des chaloupes pour voir... personne d'armé ?

– Non, mais je suis certain que c'est un bateau japonais.

– Ah !

Le Major donna des ordres.

On mit trois chaloupes à la mer.

Les soldats étaient armés de mitrailleuses.

Le major monta dans l'une des chaloupes.

Ils s'approchèrent du yacht et s'arrêtèrent à environ vingt pieds.

Le major mit ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

– Qui êtes-vous ?

– Des amis, répondit IXE-13.

– Déshabillez-vous... nu... plongez à la mer et venez ici, autrement, nous tirons.

IXE-13 ne se le fit pas dire deux fois.

Il se déshabilla et se jeta à l'eau.

Bientôt, il touchait la chaloupe du Major.

– Vite, aidez-nous, nous avons neuf blessés, grièvement, sur ce yacht.

– Mais c'est un yacht japonais ?

– Oui, nous étions prisonniers sur une île ; les Japonais sont venus, ils étaient une dizaine, nous avons réussi à nous emparer de leur navire.

– Qui êtes-vous ?

– Agent secret en mission spéciale.
Connaissez-vous le docteur Brand ?

– Bill ?

– Oui.

– Certainement, nous étions ensemble aux États.

– Eh bien, c'est lui qui est en charge des

blessés.

Le Major donna des ordres immédiatement.

Plusieurs chaloupes se mirent à la mer.

On transporta tous les blessés en lieu sûr.

Il fallait voir ces pauvres soldats qui étaient venus à un cheveu de la mort, pleurer comme des enfants, en apprenant qu'ils étaient sauvés.

Ils croyaient vivre comme dans un rêve.

Le docteur Brand poussa un cri en apercevant le Major :

– Harvey Jackson... ça, par exemple !

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Sommes-nous en sûreté ici ?

– Certainement, c'est l'une de nos principales bases... vous m'avez l'air à avoir vécu toute une aventure.

– Une aventure impossible à décrire.

Marius et IXE-13 s'avancèrent :

– Major ?

– Oui, mon ami ?

– Pouvez-vous vous mettre immédiatement en communication avec le Major Birnak en Chine pour lui dire que nous sommes en sécurité ?

– Oui, je vais donner des ordres.

Brand l'arrêta :

– Dites-lui que l'agent secret IXE-13 est un héros et que dix hommes lui doivent la vie.

Jackson s'éloigna.

– IXE-13, jamais je n'aurai de mots pour vous remercier.

– Capitaine, c'est encore vous le véritable héros de cette histoire. Pour rester avec vos grands malades, vous avez risqué votre vie, vous m'avez sauvé comme le Japonais allait me tuer. J'espère qu'on saura le reconnaître.

– Je n'ai fait que mon devoir, IXE-13.

Marius poussa le patron du coude :

– Hé, peuchère !

– Quoi ?

– Je dormirais, patron, n'importe où, on ne peut pas avoir un lit ?

– Je vais y voir tout de suite, moi aussi, j’ai besoin de repos, fit le docteur Brand. Heureusement qu’il y a un médecin ici, je vais pouvoir dormir.

Bientôt, les trois héros étaient confortablement installés dans de vrais lits.

Ils ne tardèrent pas à fermer les yeux.

Tous les trois dormirent plus de quinze heures.

Ce fut IXE-13 qui se réveilla le premier.

Il alla tout de suite trouver le Major Jackson :

– Avez-vous rejoint la Chine ?

– Oui.

– Et qu’est-ce qu’a dit le Major ?

– Il dit que vous avez fait du beau travail. Il veut que vous vous reposiez, et ensuite, nous allons vous retourner en Chine, vous savez piloter un avion ?

– Oui.

– Eh bien, vous partirez, quand vous voudrez.

IXE-13 se verra sans doute confier une

nouvelle mission.

Quelle sera cette mission ?

Restera-t-il en Chine et continuera-t-il de
lutter contre les Japonais ?

(Ne manquez pas de lire le prochain chapitre
des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des
espions canadiens.)

Cet ouvrage est le 455^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.